Document generated on 07/19/2025 2:47 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La conversation interrompue

Bernard Lévy

Number 8, 1979

Spécial Nouvelles

URI: https://id.erudit.org/iderudit/15435ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lévy, B. (1979). La conversation interrompue. *Moebius*, (8), 43–49.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1979

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

BERNARD LÉVY

LA CONVERSATION INTERROMPUE

À Paule Sainte-Marie,
la décidophile.

La scène se passe n'importe où. L'absence de décor est voulue. Comme l'absence de nom pour l'un des personnages. C'est peut-être moi, c'est peut-être vous. L'autre c'est A, première lettre du mot autre. Quant à la ressemblance entre les interlocuteurs, elle n'est pas fortuite. De toute façon nous nous ressemblons tellement, vous et moi, qu'il m'arrive — excusez-moi — de me prendre pour vous. Est-ce réciproque ? Lisez. Vous répondrez après.

(...) Nous avions repris notre conversation.

"Vous vouliez me parler.

- De quoi parlions-nous ?

- Il était question de nous.

- Non, pas tout à fait. Ou plutôt oui.

- Intéressant. Continuez.

- Nous étions accusés de n'être pas coupables, n'est-ce pas ?

- Nous avions songé á nous plaindre et puis vous aviez un rendez-vous, je crois. Vous m'aviez promis de vous occuper de cette affaire. Mais vous êtes mon ami et comme vous le savez, je n'attends rien de vous.

- Oui; la chose vaut-elle la peine d'être prise au sérieux ?

- Nous en avions discuté la dernière fois.

- Vous en aviez ri.

- Vous aussi. Je m'en souviens. Je ne souviens également de votre frayeur.

- Inquiétude.

- Frayeur, je dis bien. Vous regardiez par la fenêtre. Dehors quelqu'un passait. Vous avez cru le reconnaître. En tout cas, il ne vous était pas étranger. Vous

m'avez dit alors : "Il vous ressemble". Et puis brusquement vous avez ajouté : "Mon cher A, il faudra bien qu'un jour nous parlions. Qu'un jour nous nous parlions" avez-vous précisé.

- Certes, j'ai bien tenu ces propos. Mais où voulez-vous en venir ?

- Je ne sais pas encore mais je n'ai pas l'intention d'apaiser vos craintes ni les miennes.

- Vous en avez donc aussi.

- Pourquoi vous les cacherais-je ? Vous sentez-vous rassuré ?

- Un peu.

- Ne changeons pas de sujet. Depuis que nous nous sommes vus, j'ai repensé à notre conversation.

- Oui.

- En fait, je ne sais pas précisément ce qui nous tracasse.

- Mais vous percevez, vous venez de me le laisser entendre, vous percevez une certaine inquiétude en vous.

- Assurément. Mais avouez qu'elle est imperceptible.

- Avouez plutôt qu'elle est à peine perceptible mais qu'elle est là, obsédante.

- Ne croyez-vous pas que nous exagérons un peu ?

- Et si c'était le contraire ?

- Nous n'avons pas de preuves.

- Des preuves, naturellement nous n'en possédons pas de formelles. Si tel était le cas, nous ne serions par là en train de discuter.

- En êtes-vous si sûr ?

- Vous voulez revenir sur les constatations auxquelles nous avons abouti. Sans justification, aucune accusation ne peut tenir : il faut des motifs ...

- Poursuivez : les meilleurs motifs ce sont encore les nôtres.

- Je ne vous suis pas bien.

- Mais si : nos propres raisons sont pleines de contradictions et les accusations sont paradoxales. Vous voyez bien que ce qui est en cause n'est pas très clair. Nos arguments sont ainsi faciles à retourner contre nous-mêmes. Eh quoi, vous paraît-il normal de ne rien avoir à vous reprocher ?

- Mais pourquoi aurais-je mauvaise conscience ?

- Vour répondez par une question à ma question.

- Je vais être plus net : ce que j'ai fait, je l'ai bien fait et je ne le regrette pas. Je suis ce que je suis. Je n'y

vois rien de répréhensible. Cependant ...

- Cependant ...

- Cependant il se pourrait que d'autres, jaloux d'une ...

- Vous hésitez. Je vais continuer pour vous : ... jaloux d'une si haute probité, n'est-ce pas ?

- J'en conviens.

- Dois-je poursuivre ?

- Je vous en prie.

- Une probité si haute ne peut que paraître suspecte aux yeux de votre entourage.

- Et suspecte à mes propres yeux d'abord.

- Voilà.

- N'êtes-vous pas dans ce cas vous aussi ?

- A quelques nuances près, mon cas est semblable au vôtre : je me sens un peu coupable d'être ce que je suis mais j'en retire le plaisir et la fierté d'échapper à toute définition.

- Il y a dans les deux cas de quoi instruire un procès.

- Et nous voici accusés ... de n'être pas coupables. Et condamnés.

- Condamnés à quoi ?

- Le mot vous surprend : condamnés à nous taire !

- Reste le temps.

- Toujours la même question.

- Eludez-là.

- Impossible. Comment ?

- Revenons un peu sur nos pas. Les preuves.

- Oui.

- Il n'en existe pas.

- Parce qu'il ne peut pas y en avoir.

- C'est trop beau.

- C'est justement cet excès dont personne ne se méfie assez. Qu'est-ce que le hasard sinon la superposition "trop belle" de circonstances contradictoires ?

- L'absence de justification suffirait, d'après vous, à fonder la plus magnifique des justifications.

- J'ajoute que je n'en suis pas certain : cela confère un certain flou à l'hypothèse.

- Vous ouvrez la porte aux miracles, aux calamités, à tous ces phénomènes inexpliqués que vous traitez d'inexplicables.

- Comme vous y allez ! Vous me faites dire des choses que je me contente d'envisager.

- Attendez. Vous avez une décision à prendre; mais cette décision vous oblige à commettre une injustice. Choisissez-vous l'injustice ?

- Vous posez mal la question. Vous me demandez de défendre une position morale ou anti-conventionnelle. Or, quelles que soient les circonstances générales, il se mêle toujours dans l'une ou l'autre option une part toute personnelle. Alors dans ces conditions, justice, injustice ... les termes sont dérisoires.

- A vous entendre, il faudrait donc toujours se placer de manière à n'avoir jamais de décision à prendre.

- Nous touchons au but.

- Non, nous revenons à nos inquiétudes.

- Je crains maintenant que vous ne vouliez vous saisir d'un objet dont la nature même est de perpétuellement s'esquiver.

- Est-ce que tout ne tiendrait pas dans la question que nous nous posons ?

- Peut-être. Il faudrait voir.

- Il faudrait le temps.

- Le temps d'une longue conversation.

- Ecoutez. L'autre soir nous étions dans un salon. Réunis je ne sais à quelle occasion. Nous avions l'attitude empruntée que dictait la situation.

- En somme vous ne saviez que faire.

- C'est un peu cela : les une riaient, d'autres fumaient pour se donner une contenance. Je n'était pas particulièrement heureux. La soirée commençait. Une femme que je connaissais vint alors vers moi et me demanda : "Etes-vous décidophobe ?" Elle usait d'un terme dont se seraient volontiers saisis l'actualité et la mode pour le banaliser.

- Et qu'avez-vous répondu ?

- J'ai aussitôt compris qu'en ne répondant pas, je la décevrais. En lançant quelques mots au hasard de mon inspiration, je risquais de détourner l'enjeu réel de son interrogation. C'était aussi une colle; je le savais. Une sorte de jeu mondain dont les égratignures peuvent mettre du temps à cicatriser.

- Pourtant vous connaissiez cette femme; les risques n'étaient pas grands.

- Si, justement.

- Alors vous avez répliqué.

- J'ai retourné la question.

- Vous voilà bien : vous avez préféré les étincelles.

- Non, j'ai entrevu derrière la question plus qu'une jolie façon de faire de l'esprit : j'ai perçu une curiosité en même temps qu'une attente. Un appel. J'ai aussitôt estimé que la question valait, non une réponse, mais une réflexion à la mesure de son esprit et du drame aigu qu'elle découvrait en un instant. Je me suis souvenu aussi de notre conversation. Et j'ai demandé à cette femme si elle avait conscience de l'illusion qu'il pourrait y avoir à se croire "décidophile".

- A-t-elle aimé votre réponse ?

- Et vous ?

- Je vous sais habile à cacher votre sensibilité.

- Alors vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage.

- Sans doute tentez-vous d'abuser d'une certaine innocence.

- L'innocence, nous en avons trouvé une autre moins usuelle.

- Vous êtes plus habile que moi là-dessus.

- Allons, nous cherchons une excuse, un prétexte, une amicale complicité avec nous-mêmes pour justifier une crise à peine illicite. Nos hésitations sont-elles si inavouables ? Et qui s'en soucie ?

- Vous m'étonnez.

- Qui voulons-nous tromper au juste sinon un autre nous-même délaissé un moment au profit d'une fébrilité à peine contenue, d'une sorte d'angoisse éphémère ?

- Et pourquoi différer après tout cette désagréable-agréable sensation ?

- N'étions-nous pas accusés de n'être pas coupables ?

- De quoi avez-vous peur ?

- Vous vous jouez trop des mots.

- Ils débordent de sens.

- Dites plutôt qu'ils n'en ont plus.

- Je veux dire qu'ils n'en ont plus un seul convenable.

- Non, vous voulez me convaincre qu'ils ne veulent vraiment plus rien dire.

- Parler de rien ce n'est pas non plus risquer de n'avoir rien à perdre.

- Vous faites un portrait.

- Le mien ?

- Le vôtre.

- Attention, la ressemblance n'est pas forcée.

- Continuez-vous à écrire ?

- Cela m'arrive.

- Pourquoi ?

- Je ne saurais répondre. Votre question renferme une part de la réponse. C'est sans doute pourquoi il n'y a pas de réponse à la question.

- C'est une façon d'aborder le sujet.

- Ce n'est qu'une approche.

- Et vous ne risquez aucune erreur de jugement.

- Aucune. Tant que vous êtes là.

- Tant que vous vous garderez de tomber dans le piège de l'innocence.

- Tant que vous serez là.

- Je le sais.

- Et l'accusation ?

- Ce n'est qu'un recours à l'ordre.

- Mais un recours à l'ordre, est-ce encore un recours ? "Je suis innocent" dit l'innocent. On le crût. Et on le tua.

- Vous avez lu cette évidence dans un livre.

- Oui, parce qu'il me semble que la réalité est plus vraie sur une page imprimée lue à haute voie.

- Est-ce pour cette raison que vous continuez à écrire ?

- Je ne sais que vous répondre.

- Il faudra bien que nous reprenions cette conversation.